VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Un drame dans les airs

(*Suite*)

—Fâcheux présage ! dis-je, intéressé par ces détails, qui me touchaient de près.

—Présage de la catastrophe qui devait, plus tard, coûter la vie à l'infortuné ! répondit l'inconnu avec tristesse. Vous n'avez jamais rien éprouvé de semblable ?

—Jamais.

—Bah ! les malheurs arrivent bien sans présage! ajouta mon compagnon.

Et il demeura silencieux.

Cependant, nous avancions dans le sud, et déjà Francfort avait fui sous nos pieds.

—Peut-être aurons-nous de l'orage, dit le jeune homme.

—Nous descendrons auparavant, répondis-je.

—Par exemple ! il vaut mieux monter ! Nous lui échapperons plus sûrement !

Et deux nouveaux sacs de sable s'en allèrent dans l'espace.

Le ballon s'enleva avec rapidité et s'arrêta à 4,000 pieds. Un froid assez vif se fit sentir, et cependant les rayons du soleil, qui tombaient sur l'enveloppe, dilataient le gaz intérieur et lui donnaient une grande force ascensionnelle.

—Ne craignez rien, me dit l'inconnu. Nous avons 3,500 toises d'air respirable. Au surplus, ne vous préoccupez pas de ce que je fais.

Je voulus me lever, mais une main vigoureuse me cloua sur mon banc.

—Votre nom ? demandai-je.

—Mon nom ? que vous importe ?

—Je vous demande votre nom ?

—Je me nomme Erostrate ou Empédocle, à votre choix. Cette réponse n'était rien moins que rassurante.

L'inconnu, d'ailleurs, me parlait avec un sang-froid si singulier, que je me demandai, non sans inquiétude, à qui j'avais affaire.

—Monsieur, continua-t-il, on n'a rien imaginé de nouveau depuis le physicien Charles. Quatre mois après la découverte des aérostats, cet habile homme avait inventé la soupape, qui laisse échapper le gaz quand le ballon est trop plein, ou que l'on veut descendre ; la nacelle, qui facilite les manœuvres de la machine ; le filet, qui contient l'enveloppe du ballon et répartit la charge sur toute sa surface ; le lest, qui permet de monter et de choisir le lieu d'atterrage ; l'enduit de caoutchouc, qui rend le tissu imperméable ; le baromètre, qui indique la hauteur atteinte. Enfin, Charles employait l'hydrogène, qui, quatorze fois moins lourd que l'air, laisse parvenir aux couches atmosphériques les plus hautes et n'expose pas aux dangers d'une combustion aérienne. Le 1er décembre 1783, trois cent mille spectateurs s'écrasaient autour des Tuileries. Charles s'enleva, et les soldats lui présentèrent les armes. Il fit neuf lieues en l'air, conduisant son ballon avec une habilité que n'ont pas dépassée les aéronautes actuels. Le roi le dota d'une pension de 2,000 livres, car alors on encourageait les inventions nouvelles !

L'inconnu me parut alors en proie à une certaine agitation.

—Moi, monsieur, reprit-il, j'ai étudié et je me suis convaincu que les premiers aéronautes dirigeaient leurs ballons. Sans parler de Blanchard, dont les assertions peuvent être douteuses, Guyton de Morveau, à l'aide de rames et de gouvernail, imprima à sa machine des mouvements sensibles et une direction marquée. Dernièrement, à Paris, un horloger, M. Julien, a fait à l'Hippodrome de convaincantes expériences ; car, grâce à un mécanisme particulier, son appareil aérien, de forme oblongue, s'est manifestement dirigé contre le vent. M. Pétin a imaginé de juxtaposer quatre ballons à hydrogène, et au moyen de voiles disposées horizontalement et repliées en partie, il espère obtenir une rupture d'équilibre qui, inclinant l'appareil, lui imprimera une marche oblique. On parle bien des moteurs destinés à surmonter la résistance des courants, l'hélice par exemple ; mais l'hélice, se mouvant dans un milieu mobile, ne donnera aucun résultat. Moi, monsieur, moi, j'ai découvert le seul moyen de diriger les ballons, et pas une Académie n'est venue à mon secours, pas une ville n'a rempli mes listes de souscription, pas un gouvernement n'a voulu m'entendre ! C'est infâme !

Il resta sept ou huit heures en observation.—Voir page 302, col. 1.

L'inconnu se débattait en gesticulant, et la nacelle éprouvait de violentes oscillations. J'eus beaucoup de peine à le contenir.

Cependant, le ballon avait rencontré un courant plus rapide, et nous avancions dans le sud, à 5,000 pieds de hauteur.

—Voici Darmstadt, me dit mon compagnon, en se penchant par-dessus la nacelle. Apercevez-vous son château ? Pas distinctement, n'est-ce pas ! Que voulez-vous ? Cette chaleur d'orage fait osciller la forme des objets, et il faut un œil habile pour reconnaître les localités !

—Vous êtes certain que c'est Darmstadt ? demandai-je.

—Sans doute, et nous sommes à six lieues de Francfort.

—Alors il faut descendre !

—Descendre ! Vous ne prétendez pas descendre sur les clochers, dit l'inconnu en ricanant.

—Non, mais aux environs de la ville.

—Eh bien ! évitons les clochers !

En parlant ainsi, mon compagnon saisit deux sacs de lest. Je me précipitai sur lui ; mais d'une main il me terrassa, et le ballon délesté atteignit six mille pieds.

—Restez calme, dit-il, et n'oubliez pas que Brioschi, Biot, Gay-Lussac, Bixio et Barral sont allés à de plus grandes hauteurs faire leurs expériences scientifiques.

—Monsieur, il faut descendre, repris-je en essayant de le prendre par la douceur. L'orage se forme autour de nous. Il ne serait pas prudent...

—Bah ! Nous monterons plus haut que lui, et nous ne le craindrons pas ! s'écria mon compagnon. Quoi de plus beau que de dominer ces nuages qui écrasent la terre ! N'est-ce point un honneur de naviguer ainsi sur les flots aériens ? Les plus grands personnages ont voyagé comme nous. La marquise et la comtesse de Montalembert, la comtesse de Podenas, Mlle La Garde, le marquis de Montalembert, sont partis du faubourg Saint-Antoine pour ces rivages inconnus, et le duc de Chartres a déployé beaucoup d'adresse et de présence d'esprit dans son ascension du 15 juillet 1784. A Lyon, les comtes de Laurencin et de Dampierre ; à Nantes, M. de Luynes ; à Bordeaux, d'Arbelet des Granges ; en Italie, le chevalier Andréani ; de nos jours, le duc de Brunswick, ont laissé dans les airs la trace de leur gloire. Pour égaler ces grands personnages, il faut aller plus haut qu'eux dans les profondeurs célestes ! Se rapprocher de l'infini, c'est le comprendre !

La raréfaction de l'air dilatait considérablement l'hydrogène du ballon, et je voyais sa partie inférieure, laissée vide à dessein, se gonfler et rendre indispensable l'ouverture de la soupape ; mais mon compagnon ne semblait pas décidé à me laisser manœuvrer à ma guise. Je résolus donc de tirer en secret la corde de la soupape, pendant qu'il parlait avec animation, car je craignais de deviner à qui j'avais affaire ! C'eût été trop horrible ! Il était environ une heure moins un quart. Nous avions quitté Francfort depuis quarante minutes, et du côté du sud arrivaient contre le vent d'épais nuages prêts à se heurter contre nous.

—Avez-vous perdu tout espoir de faire triompher vos combinaisons ? demandai-je avec un intérêt... fort intéressé.

—Tout espoir ! répondit sourdement l'inconnu. Blessé par les refus, les caricatures, ces coups de pied d'âne, m'ont achevé ! C'est l'éternel supplice réservé aux novateurs ! Voyez ces caricatures de toutes les époques, dont mon portefeuille est rempli !

Pendant que mon compagnon feuilletait ses papiers, j'avais saisi la corde de la soupape, sans qu'il s'en fût aperçu. Il était à craindre, cependant, qu'il ne remarquât ce sifflement, semblable à une chute d'eau, que produit le gaz en fuyant.

—Que de plaisanteries faites sur l'abbé Miolan ! dit-il. Il devait s'enlever avec Janninet et Bredin. Pendant l'opération, le feu prit à leur montgolfière, et une populace ignorante la mit en pièces ! Puis la caricature des *animaux curieux*